

• Par le Droit Chemin •

HENRI ARDEL

II

Suite

La jeune fille releva la tête et rencontra le regard tendre qui lui souriait. Elle abandonna sa bicyclette contre l'escalier du perron et bondit vers Anne qu'elle embrassa passionnément.

—Anne chérie, je voudrais te parler à toi toute seule... Père n'est pas encore rentré?

—Non, mon petit. Viens dans le salon où je travaillais. Qu'y a-t-il donc?

Son regard un peu anxieux interrogeait le visage de sa jeune sœur baigné d'une sorte de rayonnement. Jamais elle ne lui avait vu pareil éclat. Qu'était-il donc arrivé à Simone depuis qu'elle l'avait vue partir avec Jean?

Elle étaient rentrées toutes deux dans la claire petite pièce tendue de perse à larges fleurs. Anne reprit sa place devant la porte-fenêtre. Mais elle ne contemplait plus la houle des eaux, ni sur la table, près d'elle, le papier où son pinceau avait amoureuxment fait œuvre créatrice... Elle regardait avec une attention profonde, Simone restée debout, la même expression pensive dans les yeux, son chapeau jeté au hasard sur la table.

—Simone, mon enfant chérie, qu'as-tu?

La jeune fille, d'un geste instinctif, joignit les mains.

—Anne, il me semble que je viens de faire un rêve délicieux... Pourtant, ce que je vais te dire est une réalité... Tantôt, sans que nous l'ayons prévu ni l'un ni l'autre, René Soraize m'a demandé d'être sa femme... Et je veux bien... Oh! Anne, de toute mon âme, je veux... Toi aussi, n'est-ce pas, tu veux bien?

Anne, bouleversé par la surprise, avait pâli et ses beaux traits avaient pris une sorte de rigidité.

Elle demanda et sa voix frémissait:

—Simone, que dis-tu?... Qu'est-ce que ce soudain projet de mariage?... Où as-tu vu René Soraize?... Et comment se fait-il qu'il t'ait parlé ainsi?..

Rapidement, Simone expliquait les choses sans que Anne l'interrompit d'un seul mot. Les yeux pleins de prière, Simone la regardait.

—Anne, ne me gronde pas... Je comprends maintenant que je faisais une folie en lançant ma bicyclette de cette façon. Mais, vois-tu, je ne regrette pas, je ne peux pas regretter cette folie... Car, sûrement, si René n'avait pas eu à ce point peur pour moi, il n'aurait rien dit et serait reparti ainsi pour Paris!

Anne passa les mains sur son front. Ce qui était arrivé, elle s'apercevait qu'elle avait eu la prescience que cela serait; car elle était trop clairvoyante pour n'avoir pas vu l'impérieuse sympathie qui attirait l'un vers l'autre les deux jeunes gens. Mais ne pouvant les éloigner

l'un de l'autre, elle avait espéré du moins que René Soraize ne prononcerait pas l'aveu qu'elle lui devinait aux lèvres; car elle redoutait son absence de fortune, sachant que l'homme, hélas! ne vit pas seulement d'affection. Elle reprit:

—Il n'aurait rien dit, pourquoi?

—Parce qu'il se trouvait trop pauvre pour me demander d'être sa femme...

—Eh bien?

—Il s'est trahi, malgré lui, dans son émotion d'avoir cru me voir tuée. Alors je lui ai dit que ça ne faisait rien du tout qu'il soit pauvre, que je l'étais aussi et que nous nous contenterions d'être un modeste petit ménage!

Oh! l'enfant qui parlait sans savoir. Anne l'enveloppa d'un regard de compassion et de tendresse.

—Ma Simonne aimée, René Soraize avait raison de se taire et il aurait dû le faire jusqu'au bout.

—Oh! Anne!... Nous pouvons être si heureux ensemble!

—Et avoir tant de soucis que tu ne connais pas encore, mon enfant chérie, que tu ne soupçonnes même pas.

Simone secoua la tête. Son jeune visage avait une gravité résolue:

—Anne, j'ai été élevée par toi qui m'as toujours répété qu'une vraie femme ne devait pas être lâche devant les épreuves. Je t'ai entendu dire bien des fois qu'un jour pourrait très bien arriver où nous serions obligées de compter sur nous seules pour vivre, et tu as fait tout ce que tu as pu, ma chère grande sœur chérie, pour qu'alors je ne me trouve pas trop en peine. Tu m'as instruite et surtout tu m'as rendue brave. Alors, Anne, tu comprends, n'est-ce pas, pourquoi les craintes, les scrupules de René Soraize ne m'ont pas fait peur? Comme je le lui ai dit, s'il le faut, nous travaillerons tous les deux. Anne, demain, il viendra te parler. Je t'en supplie, ne l'éloigne pas de moi et décide père, s'il hésitait.

Elle arrêta sur sa sœur des yeux qui l'imploraient passionnément. Dans le cœur d'Anne une angoisse obscure palpitait, la sensation bizarre et très douloureuse d'une fin. Simone, son enfant, n'était plus à elle. Le petit oiseau battait des ailes pour s'envoler. Bien souvent déjà, elle avait pensé que cette heure-là viendrait; mais comme elle était arrivée tôt et soudainement!... Avec une imperceptible amertume, Anne songea tout haut:

—Tu désires donc beaucoup te marier?

—Non... Je n'y pensais pas encore...

—Mais tu l'espérais?...

—Oui... Anne, tu as ta peinture, toi!

D'un indéfinissable accent, Anne répéta:

—Oui, c'est vrai, j'ai ma peinture... Mais ne parlons pas de moi... Il s'agit seulement de toi et de René Soraize... Il y a deux mois, tu ne le connaissais pas... Et maintenant... tu l'aimes donc?...

Le rose des joues de Simone devint très vif.

—Avant cet après-midi, je ne le savais pas... J'étais